

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de  
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

**Goudar, Ange**

**A Cologne, 1764**

Lettre CI. Le Mandarin Nie-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-9435**

## L E T T R E C I.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Aubenas.

**P** A R M I les automates au milieu desquels je vis à présent, j'ai trouvé un homme qui en fait \*. C'est un fameux artiste que la Cour, à ce qu'on m'a dit, a envoié ici pour construire un nouveau moulin à soie. Celui-ci donne l'ame à la matiere. & fait parler l'airain: c'est un nouveau créateur.

Dans les païs inhabitables, on est enchanté de trouver quelqu'un avec qui on puisse habiter. Je vois quelquefois cet homme prodigieux: mais je t'avoue que j'ai du regret que tout son génie soit au bout de ses doigts. Les talens supérieurs en Europe ne le sont que pour une certaine chose: il n'y a presque point d'hommes généraux. L'esprit de celui-ci est renfermé dans un étui. Lorsqu'il sort de la mécanique pratique, il est plus machine que celles qu'il fait.

\* Il veut parler de Mr. de Vocanson.

On



On s'assemble ici tous les soirs dans une maison qu'on appelle la manufacture, où chacun s'amuse selon son goût. Les uns jouent aux cartes, les autres s'entretiennent à part, il y en a même qui s'occupent aux beaux arts; car on voit dans cette maison l'ombre d'un clavecin & on y trouve un soupçon de musique: ce qui est beaucoup dans un pays, où l'on ne s'attend à d'autre harmonie, qu'à celle qui naît de l'agitation de l'air.

Le Maître de cette maison est le frere de Dom G \* \* \* que nous avons vu à Paris. Celui-ci a des notions générales sur le commerce, les arts & l'industrie. Il ne manque pas de cette capacité qu'ont tous les gens qui sont nés avec de l'esprit; mais qui, faute d'avoir été cultivés, restent toujours esprit.

Le premier jour que j'allai chez lui, nous nous retirâmes ensemble dans un coin de la salle, où cet homme me parla ministre, ministere, état oeconomique, finances, découvertes, progrès des arts, &c.

Après qu'il eut fini: Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander ce que vous faites ici? il me semble que vous n'y êtes pas placé: chaque homme a besoin d'être monté sur son pied-d'éstal, sans  
 P. 4 quoi



quoi le talent reste enfoui ; & le premier mérite est inutile en France dans un endroit, d'où l'on compte plus de cent-lieuës jusqu'au temple des honneurs & des richesses.

Que voulez-vous ? me dit-il. Il y a environ trente-ans que le vent de la fortune me poussa sur ce rocher. J'y vins d'abord pour y travailler à une chose, & je m'y appliquai à une autre, comme cela arrive presque toujours.

Depuis le grand Colbert la France avoit beaucoup encouragé les arts Européens : mais elle n'avoit rien fait pour la découverte de ceux de l'orient, dont elle fait un usage continuel. Je m'appliquai à une teinture que nous manquions totalement. Dès mes premières opérations, je soupçonnai que j'y réussirois. Je fis part de mes espérances au Ministre qui étoit alors chargé du progrès des arts. Il ne manqua pas de m'encourager, comme font toujours ces messieurs-là ; & pour que ses paroles eussent plus d'efficace sur moi, il y joignit la promesse d'une grande récompense.

Je réussis à force de travail, ou, pour mieux dire, de génie ; car dans les arts, dont on commence la découverte à un certain

certain



certain âge, il faut se faire une main-d'oeuvre ; & le génie peut seul alors y suppléer.

J'allois écrire à ce protecteur des arts, lorsqu'il prit la peine de mourir ; & de cette manière il emporta avec lui dans le tombeau la récompense dont il m'avoit flatté. Car à la mort d'un ministre en France, celui qui lui succède ne pense jamais comme lui. Ces Messieurs croiroient n'être pas ministres, s'ils suivoient les traces de ceux qui les ont précédés.

Je fus néanmoins appelé à la Cour, pour lui faire part de mes recherches : mais elle ne me récompensa pas suivant mon travail & mes dépenses.

J'ai travaillé depuis à d'autres découvertes, toujours nouvelles & utiles à la France, où j'ai également réussi ; mais encore sans récompense.

Il me reste à savoir, lui dis-je en cet endroit, comment vous avez pu vous faire à ce país-ci, & vous conformer au génie de ce peuple ? Fort aisément, me répondit-il, car j'ignore qu'il y ait un peuple & un génie dans cette ville. Quand on a l'esprit affecté d'un projet qu'on veut faire réussir, tous les país sont bons ; peut-être même que les plus mauvais



font alors les meilleurs, parcequ'on y est moins distrait par les amusemens généraux, & que la dissipation est un obstacle invincible pour la réussite. Au milieu du désœuvrement universel, où vous voiez tous ces gens, je n'ai pas un moment à moi; mes jours s'écoulent avec beaucoup de rapidité, parceque mes occupations se succèdent de même. Cet homme me dit encore plusieurs autres choses fort sensées.

Monsieur, lui dis-je, est-ce que vous n'avez point de successeur, & ne laisserez-vous à votre mort d'autre monument sur la terre qu'une couleur? Pardonnez-moi, me dit-il; & me montrant une jeune & belle dame de l'assemblée; voilà une teinture de ma façon: c'est ma fille. Voilà, lui dis-je, une très jolie couleur, je défie les Orientaux d'en faire une plus belle.

L E T.



## L E T T R E C I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

**L**A paix entre la France & l'Angleterre est annoncée. Les plénipotentiaires des deux couronnes sont déjà nommés. Un duc Anglois part pour Paris, & un duc François doit se rendre à Londres.

Leurs instructions portent qu'ils doivent se croiser sur la route, se voir, se saluer, & passer leur chemin sans se rien dire.

Ils ont ordre de garder le silence jusqu'au moment qu'ils arriveront dans les cabinets des ministres respectifs, où leur langue a la permission de se délier : & bien leur en vaudra alors de n'être pas muets ; car il y aura de quoi parler.

On ne s'attendoit pas à cet événement lorsqu'il est arrivé ; c'est que personne en Europe n'a la clef de la politique. Les peuples, qui parlent toujours d'affaires d'état, laissent agir les princes qui les dirigent comme il leur plait.

Le